

Les Notes de l'Institut Diderot

**JE SUIS
CHARLIE**

Un an après...

PATRICK AUTRÉAUX

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

Dominique Lecourt

p. 7

JE SUIS CHARLIE. UN AN APRÈS...

Patrick Autréaux

p. 11

LES PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DIDEROT

p. 27

AVERTISSEMENT

Nous allions envoyer ce texte à l'imprimerie lorsque survinrent les attaques du 13 novembre 2015.

Paris fut frappé en son cœur et le peuple français bouleversé par un massacre d'innocents.

Convenait-il dans ces conditions de renoncer à cette publication pour cause d'actualité tragique ?

Il nous a semblé au contraire qu'il ne fallait pas y changer un mot.

Au lecteur de faire la différence et d'en tirer les conclusions.

AVANT-PROPOS

Chacun se souvient du trouble profond qui s'est emparé de notre pays dans les premiers jours de l'année 2015. Ce trouble appartient-il au passé ? Y-a-t-il matière à commémoration ? Un an après, nous n'en sommes en réalité pas sortis. Si ce trouble perdure, c'est qu'il a mis au grand jour plusieurs vérités sur nous-mêmes dont nous continuons à ne rien vouloir savoir.

Il y eut d'abord la stupeur et l'indignation. Le massacre méthodique de la rédaction de *Charlie-Hebdo* nous sidérait. Ainsi, ces querelles autour des caricatures de Mahomet, ces menaces publiques de mort, qui après les dessinateurs danois du quotidien *Jyllands-Posten*, visaient l'hebdomadaire satirique français, ce n'était pas pour rire ! On tuait en plein Paris au nom de Dieu, jusqu'à l'ami Bernard Maris.

Le fanatisme était de retour sur le sol de la France laïque. Avec l'attaque de la supérette cascher de Vincennes, le spectre de l'antisémitisme revenait hanter nos nuits. Non pas la traditionnelle judéo-phobie des années 1930, mais une haine sanguinaire propagée par des criminels que semblait attiser chaque épisode du conflit israélo-palestinien.

Sous le choc, on vit alors se répandre spontanément dans nos rues des millions de citoyens brandissant le désormais fameux slogan « Je suis Charlie ». J'en ai entendu plus d'un ce soir-là qui se réjouissaient, au bord des larmes, de retrouver le peuple français debout dans l'adversité, uni dans un même élan pour défendre la liberté d'expression. On se mit à chanter *La Marseillaise* et *Le Chant des partisans*. Le lyrisme se nourrit volontiers des grandes émotions collectives...

L'exploitation politique de l'événement était inévitable. Elle fut menée de main de maître. On assista au spectacle ubuesque d'une procession d'excellences politiquement disparates piétinant sous haute protection, place de la République.

Le Président, que l'on n'aurait pas cru si mystique, fit très vite savoir qu'il avait vu défiler sur le pavé l'« esprit du 11 janvier ». Comme en son temps, Hegel avait cru voir en Napoléon sur son cheval s'avancer l'« esprit du monde ».

Le réveil fut pour le moins difficile, lorsqu'on apprit que la minute de silence officiellement déclarée en l'honneur des victimes avait été dans les établissements scolaires troublée par des élèves récalcitrants. Les ministres avaient minimisé. Il fallait bien se rendre à l'évidence, car les messages des enseignants et des chefs d'établissement affluaient de toute part et sonnaient l'alarme.

Un doute s'empara de ceux-là même qui la veille célébraient l'unité supposément retrouvée de la France Résistante. Se pouvait-il qu'un grand nombre de jeunes français soutiennent le terrorisme ? Pouvait-on imaginer les prêcheurs salafistes réussissant à les détourner des valeurs communes et de la société de consommation dont ils étaient jusque-là les premiers enthousiastes ?

On se fit repasser les innombrables images des défilés. La foule était immense et résolue, mais où étaient donc les jeunes des banlieues ? Cette absence aurait dû crever les yeux des observateurs immédiatement ! On entendit alors se déployer très vite un discours justificatif d'une parfaite ambiguïté avec en son centre le grand air de la culpabilité. Ce n'était pas leur faute, c'était la faute de la société. Le plus grave, affirmait-on, serait qu'ils deviennent tous suspects.

Ni amalgame, ni stigmatisation, tel était alors le mot d'ordre de la France officielle tétanisée.

Résultat. Les recrutements par Daesh n'ont cessé depuis d'augmenter. On en a vu les conséquences le 13 novembre.

Les pages qu'on va lire concentrent l'interrogation sur l'immense émotion provoquée par le massacre et son retentissement mondial. L'auteur, Patrick Autréaux, a décidé, depuis une dizaine d'années, d'arrêter la pratique de psychiatrie d'urgence qu'il exerçait dans les hôpitaux de Paris pour se consacrer à l'écriture, avec succès. C'est des individus, de leur singularité d'êtres humains exposés à un grave traumatisme, qu'il se soucie. Il voit à juste titre dans le 11 janvier une mise à l'épreuve de nos valeurs les plus chères.

Il nous mène vers les questions ultimes du rôle de la haine dans notre constitution psychique. Depuis les attentats de mars 2012 à Toulouse et Montauban qui virent trois de nos militaires tués, dont deux de confession musulmane, et quatre civils, dont trois enfants de confession juive, un climat de méfiance s'était installé en France. Ne l'oublions pas. Nul n'osera dire que nous en ayons fini avec ce climat. Soyons vigilants.

Dominique Lecourt
Directeur général de l'Institut Diderot

Je suis Charlie. Un an après...

*Et maintenant, qu'allons-nous devenir sans barbares ?
Ces gens-là en un sens apportaient une solution.*

Constantin Cavafis

Oui, il y a eu les attentats de 2015, janvier et novembre, tous ces morts et ce qui en a découlé, ce qu'on a fait, dit, entendu et lu. Or continûment j'ai eu envie de prier ceux qui prenaient la parole, artistes et écrivains particulièrement, ceux qui souhaitaient « prendre acte », eux qui n'étaient pas des témoins, des victimes ou des endeuillés, de quitter leur analyse ou leurs commentaires pour montrer en quoi profondément ils étaient affectés. Quel sens aurait une chronique contemporaine qu'on tenterait de relater comme le bonhomme d'Ampère traversé et au fond intouché par les flux du monde ?

Inscrire, prendre date, a-t-on affirmé. L'intention paraît louable mais on ne prend date, semble-t-il, que par son corps, par ses blessures, par ses deuils. Oublierait-on que les grands événements ne marquent durablement qu'à proportion des résonances intimes qu'ils suscitent ?

Des années durant, j'ai travaillé dans des services d'urgences psychiatriques. J'ai reçu bien des personnes en état de choc, victimes ou témoins d'accidents, de drames individuels et collectifs. On sait par expérience que les tumultes de l'Histoire secouent les intimités. Pas seulement en réveillant des angoisses vagues, accentuées aujourd'hui par les flux cycliques de la télé et du web, mais en faisant ressurgir aussi des histoires très éloignées du présent. Ruth Klüger dans son livre, *Refus de témoigner*, évoquant les conflits avec sa mère avant et

après leur déportation commune à Auschwitz, ne disait-elle pas que, lorsqu'un tremblement de terre a lieu, ce qui casse en premier, c'est la vaisselle de famille.

Si l'on demandait aux cliniciens quelques récits de nuits de garde pendant les journées de janvier 2015, après celles de novembre dernier et depuis, je ne doute pas qu'on serait surpris par les préoccupations profondes de ceux venus consulter à cause du stress apparemment provoqué par l'onde de choc. On dira que ce sont des névrosés, dont les fêlures sifflent au moindre vent. Peut-être. C'est écarter vite la réalité dont ils témoignent.

Pourtant, je le crois, c'est la circulation entre événement collectif et intimité qui peut créer le *nous*. Un *nous* fondamentalement innervé et traversé par des *je* singuliers.

On fustige souvent l'individualisme, on le dit triomphant, on l'accuse ; mais il semble que ce soit justement l'individu qui est en danger aujourd'hui, lui que les terrorismes menacent autant que la société d'hyperconsommation, autant que cette incitation à la discorde, telle qu'elle est entretenue par nos écrivains et politiciens de la désolation.

Mais entendons-nous sur le mot individualisme.

Cet individualisme dont je parle (loin de l'individualisme de masse), est celui qui tend à façonner des singularités, ce que je suis tenté de désigner par *vie intérieure*. Je ne parle pas de quelque solipsisme ou de cet égotisme clos, mais des réactions et métamorphoses du moi, lorsqu'il a été confronté à la désolation, à la pauvreté, à l'isolement, et dont la survie déclenche le besoin d'un *nous*. Un nous en équilibre. En tout cas, un *nous* conscient de son inconstance, de sa relativité. Un *nous* aussi mythique que le Simurgh de la *Conférence des oiseaux*. Ce *nous*, fragile alliance entre singulier et plus que soi. Ce *nous* que fonde l'évidence d'appartenir à l'espèce humaine. Ce *nous* si souvent impuissant et constamment menacé.

Je veux croire que nombre de ceux qui ont pris la parole s'accordent sur ce point, mais je regrette que, tout en craignant à juste titre la tempête des opinions qui déferle après de tels chocs, ils n'aient osé montrer davantage les résonances en

eux, non pour parler d'eux-mêmes mais pour parler de nous en eux : s'engager pour toucher, pour réunir. Peut-être.

Ce texte (écrit pour une table ronde organisée au printemps 2015, *Violence, littérature et politique*, par les universités de Boston et Harvard) n'a pas une telle ambition. Mais il pose une question très ancienne, et que l'époque ne cesse de secouer : que peut la littérature, que peut-elle par temps de détresse ?



Écrire à chaud : c'est toujours dans cette configuration que nous sommes face aux attentats parisiens de janvier 2015. Nous n'avons pas terminé de voir se déployer l'entière complexité de ce qui s'est passé. L'événement ne s'est pas encore complètement développé, dirait-on en mathématique.

Que saisissons-nous d'un événement que nous tentons d'écrire à chaud ?

Je me souviens que dans une situation de catastrophe intime, alors qu'on venait de me condamner à mort, j'avais renoncé d'abord à écrire. C'est seulement lorsque mon avenir s'était éclairci que j'avais pu commencer à prendre des notes, à transcrire des poèmes, à tenir mon journal.

Même à chaud, l'écriture demande du recul, de la réflexion – demande à décanter. Moi, je préfère les vins vieillis aux vins jeunes. Et certains écrivains, comme le Beaujolais Nouveau, ne savent pas bien vieillir, ils séduisent mais donnent des aigreurs d'estomac.

Des aigreurs : c'est le principal symptôme, effet de ce que j'entends et lis depuis ce début janvier.

Les aigreurs d'estomac, ce sont elles qui me font écrire à chaud.

Notre temps exige de tout de suite comprendre, il réclame des causes et des réponses, pas forcément la vérité mais un immédiat pansement. Il veut tout de suite occlure le vide qu'ouvrent toute explosion ou implosion. Il ne sait pas regarder le rien, il en a peur. La peur (« même pas peur » lisait-on dans les manifestations), cette peur-là, est le symptôme couvert, tu, le symptôme de l'impossible béance dans ce monde, où tout le temps on est affairé, où la vitesse tolère mal l'inaction, le silence, l'écoute.

Ces fusillades n'en finissent pas de retentir. Leurs détonations ramenant peu de nouveau et beaucoup d'analyses déjà faites. Les sociologues sont des Cassandre : nous vivons toujours dans Troie, le cheval se tient dans l'antique nation, *ils* sont parmi nous. Eux, les barbares.

Cassandre demeure la figure tragique qui hante notre culture. Elle ne cesse de dénoncer le symptôme et n'est pas écoutée.

L'écrivain est lui aussi souvent une pitoyable Cassandre.

Je ne suis ni sociologue, ni militant, ni homme politique. Et ce sont les individus qui m'importent avant tout : médecin, ce sont des personnes que j'ai soignées ; écrivain, c'est à la part singulière des êtres que je m'adresse.

Aussi vais-je parler ici en individu traversé par un événement et les feux d'artifice qui en sont issus.

Dans les jours qui ont suivi le 7 janvier, près de cent-vingt demandes ont été faites pour déposer la marque *JeSuisCharlie*. Et sur Amazon étaient déjà proposés à la vente des tee-shirts noirs, rouges, avec ou sans crayons rompus, badges, planches de stickers, aimants de frigo, porte-clés, calendriers, peluches, colliers pour chien personnalisés, tasses, mugs, coques de téléphone portable, bandeaux de tête, sweaters pour homme, pour femme, pour enfant, sacs de course, sacs de plage, tabliers blancs personnalisés (qu'on allait bientôt voir dans les restaurants, arborés par des cuisiniers citoyens), taies de coussins, etc. : tous *JeSuisCharlie*.

Page onze de la recherche, soit près de cent-cinquante items plus loin,

on proposait des tee-shirts *JeSuisAhmed* (nom d'un des policiers tués) et *TousUnisPourNosLibertés*.

Le 12 janvier, après la grande manifestation d'union sacrée nationale, je trouvais une publicité d'une agence de mon quartier, première communauté immobilière parisienne, selon leurs prospectus habituels, mais cette fois sans slogan de vente. La publicité était très sobre : l'agence était Charlie.

Le dégoût. Voilà ce qui m'a saisi. Le dégoût.

Moins pour ce qui se passait (c'est plutôt désolation et effroi que les attentats avaient engendrés), que pour la manière dont quelque chose dans notre société réagissait sourdement. L'opportunisme pour le profit et la guerre des marketings étaient décidément des turbines que rien n'enrayait.

Alors j'ai pensé à Thoreau : Le commerce, écrit-il dans *Walden*, pourrit tout ce qu'il touche.

Et me suis dit : ce qui arrive est aussi une conséquence de la manière dont nous vivons, dont nous imposons au monde de vivre, dont nous faisons croire au bonheur matériel en uniformisant et en asservissant spirituellement. Ce qui se passe est aussi l'envers de notre mode de vie. Ces terroristes sont notre ombre, notre refoulé, notre négatif.

J'ai pensé à Goya et à son si célèbre *Songe ou Sommeil de la raison* (*Sueno de la razón*) qui engendre des monstres ;

à Tzvetan Todorov qui rappelle, dans un essai sur Goya justement (*Goya à l'ombre des Lumières*), que les Lumières, ce si grand siècle, débouchent sur la Révolution française, la Terreur, et aussi les désastres et malheurs de la guerre, l'invasion de l'Espagne, les massacres de mai 1808, les désastres et malheurs de la paix ;

à Bernanos qui écrit en 1945 (cf. *La France contre les robots*) : « On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration contre toute espèce de vie intérieure » ;

et aussi que notre intériorité se liquéfie ou se vide (cf. Zygmunt Bauman, Gilles Lipovetsky, etc.), que le temps s'accélère, que nous nous sentons aliénés à lui (cf. Hartmut Rosa), à nous-mêmes, tels que l'on impose à l'individu d'être (cf. Alain Ehrenberg) ; et encore qu'au temps de l'individualisme de masse, c'est la subjectivité qu'on menace, le rythme de ses émotions intimes (tristesse, deuil, oisiveté, joie) ; et que cette menace secrète frustration et haine – parce qu'il n'est pas que la pauvreté matérielle pour engendrer la haine.

Or ce qui frappe surtout depuis quelques années, c'est l'éclosion diffuse et en mosaïque de la haine.

Je suis arrivé des États-Unis à Paris le matin du 7 janvier. Déjà assommé par la campagne promotionnelle et l'excitation bavarde autour d'un écrivain, dont je tairais ici le nom, et empli par un continu malaise, accentué depuis l'automne précédent, où il n'avait été question que de dénoncer et d'accuser l'immigration et l'Islam en France avec des publications polémiques ayant battu des records de vente, et dont beaucoup d'analystes s'accordaient à dénoncer les approximations – ce qui ne changeait rien à l'effrayant engouement.

Et voici qu'au soir de ce 7 janvier, déjà on annonçait des profanations de mosquées, des agressions ciblées, déjà on annonçait que « tous les Musulmans ne sont pas des radicaux », puisqu'il paraissait utile de le préciser, mais qu'il leur fallait le dire, le prouver, manifester eux aussi, montrer patte blanche – si j'ose dire.

Ce soir-là, je suis allé place de la République. Émouvante et bigarrée, une immense foule spontanée allumait des centaines de bougies. Mais remontant vers Belleville et traversant ce quartier cosmopolite et familier, j'ai éprouvé un sentiment inattendu. Ça conciliabulait fort dans les cafés. Et ce qui dominait, à ce qu'on m'en a expliqué plus tard, c'était ceci : les Kabyles en avaient marre des Arabes, ceux-ci les avaient fait fuir d'Algérie, les avaient persécutés et massacrés, et voici qu'ils étaient là, en France, et que même là on ne pouvait pas être tranquilles. Mais ne sachant pas encore cela, marchant dans cette rue du Faubourg du Temple, moi qui fréquente ces lieux depuis plus de trente ans et qui n'ai jamais eu peur, je regardais soudain ces inconnus avec un soupçon. Et si eux aussi ? Je me méfiais, j'avais peur. Peur, oui, peur de ces gens qui parlaient

une langue que je ne comprends pas ; peur de ces regards incertains, de leur propre méfiance. Alors une inquiétude m'a traversé. J'ai pensé à plusieurs de mes amis. Pour eux aussi, je me suis mis à avoir peur. J'ai appelé Samir, Abdel, j'ai appelé Chakil, Hassan et je leur ai dit : « Faites attention ». Parce que si, stupéfait et choqué comme la plupart d'entre nous par les assassinats qui venaient d'avoir lieu, je craignais mes voisins du Faubourg du Temple ce soir-là, alors, d'autres que moi auraient peur d'eux, mes amis, dont je sais qu'ils ne feraient pas de mal à une mouche, et sais aussi combien ils ont silencieusement souffert de leur appartenance à cette communauté repoussoir.

Alors, j'ai eu mal.

J'ai pensé à ceux qui cultivent la discorde, à nos écrivains nationaux et à leurs thuriféraires. Les êtres humains, me suis-je dit, décidément aiment leurs symptômes : nous aimons être racistes, nous aimons détester nos voisins, nous savons aimer la guerre (surtout tant qu'on n'en a pas fait l'expérience), il suffit que craque le vernis de la culture, au gré des circonstances historiques, et émerge alors ce que nous refoulons, nous jouissons de notre propre haine qui trouve enfin sur quoi s'exercer sans honte, légitimement (cf. *Considérations sur la guerre et la mort*, Freud, 1915).

De ce soir-là, après la surprise de voir converger vers la place de la République tant de gens curieux et sincères, et malgré le grand rassemblement d'unité nationale du 11 janvier, *TousUnisNousSommesTousCharlie*, m'est restée une colère.

Tous ceux que j'entendais, ceux qui m'entouraient étaient étonnés, abattus. Que se passe-t-il ? geignait-on. Pourquoi ne nous aiment-ils pas, eux les Musulmans ? Que leur avons-nous fait, que n'avons-nous pas vu, nous démocrates ? Je croyais entendre des aristocrates libéraux du temps de la Révolution française ou de celle russe de 1917 s'inquiéter qu'on puisse vouloir déchiqeter un régime, certes pas parfait mais réformable, déchiqeter ainsi la paix et la concorde – leur paix et leur concorde de nantis, dominants, non minoritaires. Avait-on oublié l'atmosphère de haine qui régnait quelques semaines plus tôt, le jour même avant l'attentat ? Avait-on oublié les années précédentes, les propos des politiques, de la droite sarkozyste à celle lepéniste ?

Or moi qui vis depuis quinze ans entre deux continents et qui, par un grand hasard, me trouvais à New York juste après le 11 septembre et étais à Boston lors de l'attentat du marathon, qui avais vécu la chasse à l'homme médiatico-policrière du terroriste tchéchène ; qui n'avais pas oublié l'affaire Merah, les soldats maghrébins tués, les parents et enfants juifs assassinés, le jusqu'au-boutisme meurtrier de ce « perdant radical » (selon l'expression de H. M. Enzensberger) ; moi en qui était vif encore l'effroi, éprouvé six mois plus tôt, pendant les bombardements de Gaza en juillet 2014, en entendant crier vers Barbès-Rochechouart « Mort aux Juifs » et en voyant brûler des drapeaux israéliens ; qui, depuis 2012 et les manifestations contre le Mariage pour tous, ne me sentais plus tout à fait certain que l'homosexualité était un état accepté ; qui lisais, avec une sorte d'effarement tout de même, que de pays en pays en Afrique, dans les pays arabes, on durcissait la législation pour condamner, incarcérer, tuer les homosexuels, à ce qu'il semblait avec une volonté de purification symbolique contre l'Occident « dégénéré », « décadent » ; qui avais aussi entendu dans les rues « Mort aux pédés » ou « Ils n'ont pas besoin de se marier pour s'enculer », j'avais envie de dire à nombre de mes amis : Mais vous ne vous souvenez pas ? Vous ne sentez donc pas cette haine qui n'attend qu'un événement pour prendre forme ? Vous ne sentez donc pas qu'au moindre ébranlement ressentir, peut-être parce que la société change vite, si vite, alors tonne un autre orage ?

Ce qui m'étonnait le plus, c'est que ces coups de semonce ne soient pas reliés dans les esprits : soit du fait de l'oubli, favorisé on le sait par ce flux continu d'informations qui nous traverse, soit par excès même d'analyse, puisqu'il semble de plus en plus improbable aujourd'hui de nouer des causalités si multifactorielles. Difficile de voir des liens quand on est submergé de faits, quand on ne peut pas prendre de distance, ne serait-ce que géographique. Et pourtant il y avait bien un lien, des liens – un enchevêtrement que la plupart renonçait à seulement imaginer, à seulement méditer.

Deux jours plus tard, 9 janvier, c'était l'Hyper Cacher. La prise d'otages. L'acte antisémite revendiqué. Les victimes, les imprudences des journalistes à l'affût d'infos, la délivrance et cette vidéo montrant le terroriste avec sa kalachnikov plongeant dans le paradis du feu de l'ennemi sous les caméras du pays entier, puis les otages se ruant hors de l'enfer. Et les sanglots. Et aussi le jeune Malien, qui avait aidé des otages puis la police, et disait aux journalistes que nous sommes

tous frères, jeune homme sans papier héroïsé, bientôt naturalisé (appréciations ce mot) et décoré de la Légion d'honneur, « Ah le brave Lassana Bathily, voyez, ils ne sont pas tous pareils ». Et les inquiétudes des Juifs de France (expression devenue très à la mode), l'appel solennel de Netanyahu au retour, et ces propos de passants décidés à partir « parce qu'au moins en Israël on aurait, disaient-ils, des attentats qui *nous* concernent ». Comme si les intentions des faiseurs de bombes ne nous touchaient pas d'abord et avant tout en tant qu'êtres humains, au-delà des appartenances ethniques (ce qui était violemment rappelé avec les massacres perpétrés par Boko Haram ces mêmes jours de janvier).

Soudain une explosion, et tout semble nouveau. On s'interroge : l'échec de l'école, la faillite de l'intégration à la française, les cités-ghettos zones de non-droit, la pauvreté, la prison génératrice de criminalité, de radicalisation, les défaillances des services de renseignements, la poudrière internet.

Cassandre avait raison. Avoir raison ne suffit pas.

Et puis l'on découvre, comme dans un mauvais polar, que le tueur de l'Hyper Cacher avait participé à la réalisation d'une vidéo clandestine sur les conditions de vie déplorables en prison (il avait été incarcéré pour vols aggravés et trafic de drogue), vidéo qui, en 2009, avait fait pas mal de bruit. Et aussi qu'après sa sortie, semble-t-il, et de toute évidence dans un besoin de vedettariat, il faisait partie des jeunes de banlieue ayant serré la main du président Sarkozy cette même année. On découvre aussi que les trois djihadistes sont issus d'un milieu décomposé, de familles éclatées, qu'ils ont eu la rue pour école, que cette rue est celle d'à côté, car les cités où deux d'entre eux ont grandi et où le troisième les rejoignait parfois est à deux pas de la place de la République.

On est stupéfaits. Pantois. Alors on chante *La Marseillaise*, nous enfants de la Patrie, oui, qu'un sang impur abreuve nos sillons. Quels frissons d'entendre six cents députés à la Chambre, ce qui paraît-il ne s'était pas vu depuis 1918 ; oui, quels frissons d'entendre ces paroles de guerre patriotique, entonnées par le chœur à dominante mâle des représentants de la Nation ! Mais la France est en état de guerre, le Premier ministre l'affirme, l'opposition est presque obligée de taire ses critiques et reconnaît que le gouvernement est à la hauteur des événements. On active le plan Vigipirate ; on proclame haut et fort que

les libertés individuelles seront respectées, qu'on ne signera pas de *Patriot act*, qu'on ne reproduira pas les erreurs des Américains (qui ne font presque que ça, comme chacun sait), que les mesures exceptionnelles ne deviendront pas un état d'exception, puisqu'on le répète, les états d'exception ont tendance à glisser vers l'état de droit ; on appelle à la plus grande vigilance et à des lois pour une surveillance accrue d'internet ; on s'émerveille de l'unité nationale qui se dessine ; on la revendique ; on parle de la liberté d'expression comme d'une valeur absolue ; on oublie de la contextualiser, de la replacer dans le cadre d'un corps législatif, dans notre époque (en négligeant qu'aussi déterminante aujourd'hui, au temps des moteurs de recherche, est la probabilité d'être entendu) ; mais aussitôt Dieudonné l'antisémite négationniste y va de son fiel, aussitôt on s'indigne que les adolescents des banlieues, encore elles, ne soient pas tous Charlie, on s'étonne que Charlie hebdo ne rameute pas derrière son nom tous ceux dont ils se moquaient violemment encore quelques jours plus tôt, on s'étonne on manifeste on est solidaire on est une foule immense – même si une voix, celle de Marceline Loridan-Ivens, ancienne déportée, militante de gauche, réalisatrice, épouse et collaboratrice de Joris Ivens, lance quelques jours plus tard, alors qu'on commémore la libération des camps de concentration nazis, que, s'il n'y avait eu en janvier que des victimes juives, sans doute on ne serait pas descendu dans la rue aussi massivement. Froid. Gêne de l'interviewer. La vieille dame sans illusion le répète.

Comment savoir ? C'est vrai que le peuple français ne s'était pas pressé de manifester partout après l'affaire Mohamed Merah. Des soldats maghrébins et enfants juifs assassinés par un Beur : des Sémites qui règlent leurs comptes, ai-je un jour entendu. Mais tout de même l'affaire Ilan Halimi en 2006, ce jeune homme kidnappé et torturé parce que juif, avait réuni pas mal de gens dans la rue. Certes. Comme les manifestations contre la guerre à Gaza. Somme toute, la sécrétion habituelle des sursauts de colère : chacun son tour, chacun son camp.

Présentement, c'était autre chose : la Liberté était en danger, la République, notre Démocratie. Nous venions de prendre conscience que nous étions vulnérables, et personne ne s'avisait d'évoquer le propos pourtant si souvent cité de Paul Valéry. Vulnérables et mortels, nous l'étions : on ne se lassait décidément pas de le découvrir. Heureusement que les barbares étaient là pour nous rafraîchir la mémoire.

Et pendant qu'on glose et s'entreglose à la télé, que d'autres ont recours aux tranquillisants (les semaines qui ont suivi les attentats, la consommation de psychotropes aurait augmenté de près de 20 %), que disent les jeunes des cités ?

Difficile de savoir vraiment, car qui le leur demande sans arrière-pensée et à qui voudraient-ils répondre ? Aux travailleurs sociaux qu'ils ne respectent guère ? Aux journalistes, aux médias, dont ils estiment qu'ils sont de toute façon contre eux ?

Il semble que beaucoup soient fiers de ces « martyrs » de l'Islam. Pourtant si, comme cette mère du soldat tué à Toulouse par Merah (Latifa Ibn Ziaten, qui depuis la mort de son fils a créé une association allant au devant des « copains de Mohamed Merah »), on parle avec eux (quand c'est possible), si on les touche en tant qu'individus, ne disent-ils pas ce que j'ai si souvent entendu aux urgences, quand je recevais des jeunes gens arrêtés par les flics, en état d'ivresse ou après qu'ils étaient descendus de leur trip toxique : n'évoquaient-ils pas leur vie désœuvrée, bouchée, l'enfermement dans leur cité, le sentiment qu'ils avaient d'être méprisés, de ne pas arriver à faire vraiment partie de ce qu'ils croient être la « vraie société », d'être des immigrés toujours, alors que, comme on le serine souvent, leurs parents sont nés en France, leurs grands-parents mêmes ? Des lieux communs ? Oui et non. Les lieux communs ont parfois une fâcheuse tendance à être vrais. Ne racontaient-ils pas aussi comment ils peuvent jouer de cela, jouer avec les services sociaux, avec la psychologisation sans solution, avec la victimisation compassionnelle ? Car s'ils vivent le racisme et la discrimination au quotidien, ils méprisent également leur contraire angélique. Simplement en colère de n'être envisagés que comme des figurants du paysage français.

Depuis longtemps maintenant, on ne parle plus de classe sociale. C'est comme si l'excès sociologique et l'excès marxiste avaient discrédité cette lecture de la société depuis la fin proclamée de l'Histoire. Oui, nous a-t-on répété, il n'y a plus de lutte des classes. Or l'Histoire semble avoir récemment repris son cours. Mais qui parle de lutte des classes, sinon d'affreux dinosaures idéologues ? On l'a remplacée par la lutte des communautés, le choc des civilisations parfois. Habits neufs pour le roi nu.

Pourtant moi qui suis issu d'un milieu modeste, qui ai eu la chance de faire

des études, d'y réussir, d'être ami, comme le dit ma mère, avec des gens exceptionnels que mon milieu n'a jamais côtoyés ; qui ai entrevu les arcanes des grandes universités françaises et américaines, des hôpitaux universitaires, qui ai constaté ce qu'il y faut d'entregent et de naissance pour faire carrière, en plus de son travail, de son talent ; qui ne cesse de m'étonner devant l'uniformité de l'origine sociale de ceux qui, le plus souvent, tiennent le haut du pavé dans les institutions de tous ordres ; moi, non héritier, exilé de l'intérieur, transfuge de classe, comme disait Bourdieu, je ne peux que me sentir solidaire de ces jeunes qui savent que l'égalité des chances n'existe pas vraiment (les statistiques démographiques étudiantes le démontrent), que l'égalité n'est qu'un mot, que le capital (le capital social notamment) n'est source d'égalité qu'entre gens de même milieu, et ce de plus en plus – et que les autres font leur place comme ils peuvent.

Alors parlons de l'Islam, des Musulmans, du terrorisme. Parlons de la laïcité, oui parlons-en, de la laïcité à la française.

Pourquoi dans la rue suis-je gêné par les femmes qui portent le voile, pourquoi est-ce que je sens de leur part une sorte de défi quand je les regarde ? Pourquoi est-ce que je sens cela en France à Paris, et que je le sens bien moins aux États-Unis (qui ne sont pourtant pas un modèle sur la question du racisme), sur la côte Est du moins ? Pourquoi en suis-je venu à penser que cette laïcité à la française telle qu'elle est présentée et vécue depuis dix ans rejoint une forme d'intolérance ? Pourquoi est-ce que je pense qu'elle est aussi une forme presque avouée de rejet des Musulmans, un prétexte au racisme ? Pourquoi est-ce qu'on invoque Voltaire à tout propos et sans l'avoir remis dans son contexte, sans tenir compte des changements d'époque, ni de la complexité de ce même Voltaire ? Symptomatiquement, on se souviendra qu'une des meilleures ventes en librairie au printemps 2015 était son *Traité sur la tolérance*. Or on éclipse vite un détail : combattre une église dominante, quel qu'en soit le dogme, n'est pas la même chose que critiquer une religion partagée par une population minoritaire. On serait tenu de formuler certaines nuances. Et le sentiment de blasphème éprouvé par un Catholique de LaManifPourTous n'a peut-être pas tout à fait les mêmes racines sociales que celui éprouvé par un Beur néo-converti qui sait ce que c'est que le racisme.

Le nouveau Charlie hebdo avait des traits qui faisaient penser au révolutionnaire Père Duchesne, tradition bien française d'outrance et de violence verbale. On sait ce qui est arrivé à Jacques Hébert et à son journal en pleine Terreur : Robespierre, grand chantre de l'Être suprême, a eu raison de leur tête.

Dans une interview après les attentats, la mère du soldat tué par Merah explique comment elle réagit face aux enfants refusant d'être Charlie : « Eh bien, leur dit-elle, moi je suis Charlie, même si je trouve que publier ces caricatures, c'est pas très intelligent. »

De quoi réfléchir. Moins sur la liberté d'expression ou la laïcité, sur le principe desquelles rester inflexible, que sur un certain tact social. Position très anglo-saxonne certes. Mais Voltaire, notamment, n'en disait-il pas beaucoup de bien ?

On peut mourir en héros (un mot qui les aurait fait bien rire, les malheureux caricaturistes de Charlie hebdo) et être pas très intelligents – ou du moins avoir borné une part de son intelligence : par conviction et idéal, mais aussi par amour de la discorde.

Les hommes aiment leurs symptômes, suggérait Freud dans les dernières années de sa vie. Ils aiment être racistes, de temps en temps, et aller à la chasse, ils seront toujours un peu beaucoup passionnément antisémites, ils auront toujours un problème avec les pédés : c'est que l'ambivalence psychique envers l'étranger, le voisin, l'autre est constitutive de l'être humain et c'est la nier qui mène à la catastrophe, à la haine, non la regarder en face (rappelons que l'identité se construit par rapport à son voisin immédiat, cf. Claude Lévy-Strauss, et que nos voisins en Europe ont longtemps été les empires arabes ou ottoman).

La haine oui. La haine qui engendre la haine. Même si elle ne se manifeste que par vagues, pour les besoins politiques, et par les temps de crise. On n'aime guère les penseurs pessimistes (par contre, on adore les déclinistes et catastrophistes), et Freud vers la fin de sa vie avait quelque raison de l'être. Pessimiste à court terme. Car il suffit que la vague passe, que l'on œuvre à éviter ses débordements, et puis on reprend un cycle plus serein, plus ouvert, on retrouve des idéaux et on clame les droits de l'Homme et la concorde universelle comme ambition planétaire. Il faut bien y croire. Malheur à celui qui naît à la mauvaise époque.

« Pourquoi, à quoi bon un poète en temps de pauvreté, de détresse ? écrit Hölderlin. »

Du fait de mon expérience intime avec la maladie, avec la violence d'une annonce de mort, à laquelle j'ai survécu, et du fait de ce long exil intérieur dans lequel vous plonge l'expérience extrême, je veux croire que, même sans être directement engagée, la littérature peut être là pour les temps de pauvreté, les temps de malheur. Ni recours ultime, ni forme de salut. Ni arme, ni pansement. Mais présence qui peut, à son heure, parler sans bruit. Même si parfois elle quitte son terrain de murmures et surgit comme un cri.

Le jour de la grande manifestation du 11 janvier, je n'ai pas marché. J'ai écrit ce qui donnerait naissance à ce texte même. En pensée, je suis allé aux côtés de ceux qui étaient dans la rue, avec mes amis arabes, avec les gens effrayés, avec mes amis juifs, avec les gens en colère, avec les indignés. Je me suis aussi souvenu d'une scène observée juste après les attentats, dans le métro, gare du Nord, le vendredi de la prise d'otage.

Il est six heures du soir, la rame est bondée et d'autres gens encore entrent, poussent. Une dame voilée est assise sur un strapontin. Elle ne bouge pas. Certains l'évitent, se tordent pour ne pas la piétiner, s'agacent, soufflent pour lui faire comprendre qu'elle devrait se lever. Elle baisse la tête. Alors un jeune homme parle. Il a la voix douce et ferme :

– Madame, vous ne pourriez pas vous lever, on est tous très serrés.

– Non, je ne peux pas. J'ai mal aux jambes...

Et puis j'ai mal au cœur, répond-elle.

Tout le monde se tait. Nous savons à son ton de quoi elle parle. Un frisson passe. Nous sentons, je crois, la désolation, celle de cette femme peut-être, mais celle aussi qui vient de se matérialiser autour de nous, en nous, qui nous enserre.

Je suis traversé par deux sentiments. D'abord une colère. Bientôt suivie par de la compassion. Je ne dis rien, mais je crois qu'alors j'aurais dû me faufiler jusqu'à elle et dire : « On vous comprend, Madame, mais, s'il vous plaît, levez-

vous, on va vous soutenir. Nous devons nous entraider à rester debout. Même si nous ne sommes pas optimistes. »

Et depuis, je me dis cela : être optimiste n'est pas l'enjeu. L'enjeu est de s'accompagner quand tout est perdu. Et c'est là que s'inscrit, à mes yeux, ma place d'auteur.

L'écrivain chante depuis un lieu singulier, là où sa voix est la plus forte, la plus claire.

Le lieu d'où moi j'écris est ce moment où j'ai entendu ma condamnation à mort, il y a des années, quand on m'a annoncé un cancer sans recours, cet instant où j'ai constaté mon immense solitude et éprouvé un profond besoin de retrouver un lien avec les autres, de sentir les mains et les regards des autres hommes.

Le lieu d'où vient ma voix est celui de ma déréliction devant la mort. Là où la nudité, ma pauvreté d'être humain m'ont donné le sentiment indélébile d'appartenir à l'espèce humaine, et ainsi de sentir mon frère en tout être qui fait l'expérience de la pauvreté, de la nudité, quelque forme qu'elle prenne.

En ce lieu vibre l'homme reconnaissant envers ces auteurs qui l'ont soutenu, Primo Levi, Charlotte Delbo, Etty Hillesum, Simone Weil, Montaigne, etc. Des auteurs qui l'ont aidé à se relever, à rester intérieurement vivant. Tandis que d'autres personnes le soignaient physiquement.

En ce lieu vibre l'homme qui pense que la seule urgence, parce que c'est devenu désormais sa vie, est d'écrire pour tenter d'apporter ce soutien quand presque rien ne soutient plus au-dedans – celui qu'on espère pour les temps de malheur. C'est là que la littérature prend pour moi son sens fulgurant : une manière de devenir un être pleinement humain, qui n'ignorerait rien de ce que sont ses petites choses, sa violence, ses symptômes si adorés, et qui regarderait le monde avec cela en soi, soleil et ombre.

C'est à quoi je pense en ces jours si bruyants après ce traumatisme national, non pas à la nécessité légitime de chercher et entasser des réponses quand survient le pire, ainsi que prétendent le faire tant de livres et de commentateurs, mais à

celle plus discrète de chercher comment dire pour accompagner dans le pire.

L'auteure japonaise, Yoko Tawada, note dans son journal du 19 mars 2011, juste après Fukushima, à propos d'un de ses amis : « Certains livres sont devenus pour lui inintéressants, sans qu'il puisse dire pour quelle raison. Il a commencé de dresser une liste des livres « résistants aux séismes », c'est-à-dire des livres qui gardent leur valeur au-delà des catastrophes. »

Qu'il en soit conscient ou non, ce qui caractériserait un écrivain, à mes yeux digne de ce nom, serait peut-être ceci : tenter d'écrire des livres qui gardent leur valeur au-delà des catastrophes.

Retrouvez l'actualité de l'Institut Diderot sur
www.institutdiderot.fr / [@InstitutDiderot](https://twitter.com/InstitutDiderot)

LES PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DIDEROT

Dans la même collection

- L'euthanasie, à travers le cas de Vincent Humbert - Emmanuel Halais
- Le futur de la procréation - Pascal Nouvel
- La République à l'épreuve du communautarisme - Eric Keslassy
- Proposition pour la Chine - Pierre-Louis Ménard
- L'habitat en utopie - Thierry Paquot
- Une Assemblée nationale plus représentative - Eric Keslassy
- Où va l'Égypte ? - Ismaïl Serageldin
- Sur le service civique - Jean-Pierre Gualazzi
- La recherche en France et en Allemagne - Michèle Vallenthini
- Le fanatisme - Texte d'Alexandre Deleyre présenté par Dominique Lecourt
- De l'antisémitisme en France - Eric Keslassy

Les Carnets des Dialogues du Matin

- L'avenir de l'automobile - Louis Schweitzer
- Les nanotechnologies & l'avenir de l'homme - Etienne Klein
- L'avenir de la croissance - Bernard Stiegler
- L'avenir de la régénération cérébrale - Alain Prochiantz
- L'avenir de l'Europe - Franck Debié
- L'avenir de la cybersécurité - Nicolas Arpagian
- L'avenir de la population française - François Héran
- L'avenir de la cancérologie - François Goldwasser
- L'avenir de la prédiction - Henri Atlan
- L'avenir de l'aménagement des territoires - Jérôme Monod
- L'avenir de la démocratie - Dominique Schnapper
- L'avenir du capitalisme - Bernard Maris
- L'avenir de la dépendance - Florence Lustman
- L'avenir de l'alimentation - Marion Guillou
- L'avenir des humanités - Jean-François Pradeau
- L'avenir des villes - Thierry Paquot
- L'avenir du droit international - Monique Chemillier-Gendreau
- L'avenir de la famille - Boris Cyrulnik
- L'avenir du populisme - Dominique Reynié
- L'avenir de la puissance chinoise - Jean-Luc Domenach

- L'avenir de l'économie sociale - Jean-Claude Seys
- L'avenir de la vie privée dans la société numérique - Alex Türk
- L'avenir de l'hôpital public - Bernard Granger
- L'avenir de la guerre - Henri Bentegeat & Rony Brauman
- L'avenir de la politique industrielle française - Louis Gallois
- L'avenir de la politique énergétique française - Pierre Papon
- L'avenir du pétrole - Claude Mandil
- L'avenir de l'euro et de la BCE - Henri Guaino & Denis Kessler
- L'avenir de la propriété intellectuelle - Denis Olivennes
- L'avenir du travail - Dominique Méda
- L'avenir de l'anti-science - Alexandre Moatti
- L'avenir du logement - Olivier Mitterand
- L'avenir de la mondialisation - Jean-Pierre Chevènement
- L'avenir de la lutte contre la pauvreté - François Chérèque
- L'avenir du climat - Jean Jouzel
- L'avenir de la nouvelle Russie - Alexandre Adler
- L'avenir de la politique - Alain Juppé
- L'avenir des Big-Data - Kenneth Cukier et Dominique Leglu
- L'avenir de l'organisation des Entreprises - Guillaume Poirinal
- L'avenir des inégalités - Hervé Le Bras
- L'avenir de la diplomatie - Pierre Grosser
- L'avenir de l'enseignement - Régis Debray
- L'avenir des relations Franco-russes - Alexandre Orlov

Les Dîners de l'Institut Diderot

- La Prospective, de demain à aujourd'hui - Nathalie Kosciusko-Morizet
- Politique de santé : répondre aux défis de demain - Claude Evin
- La réforme de la santé aux États-Unis :
Quels enseignements pour l'assurance maladie française ? - Victor Rodwin
- La question du médicament - Philippe Even

Les Entretiens de l'Institut Diderot

- L'avenir du progrès (actes des Entretiens 2011)
- Les 18-24 ans et l'avenir de la politique



JE SUIS CHARLIE. UN AN APRÈS...

Patrick Autréaux est né en 1968. Parallèlement à des études de médecine et d'anthropologie, il écrit de la poésie et des critiques d'art contemporain. Il décide d'arrêter sa pratique de psychiatrie d'urgence en 2006 pour se consacrer à l'écriture. L'expérience de la maladie comme expérience intérieure est le thème d'un cycle achevé avec *Se survivre* (Éditions Verdier). Il a publié, aux Éditions Gallimard, *Dans la vallée des larmes*, *Soigner*, *Le Dedans des choses* (récits), *Les Irréguliers* (roman). Et publie chez Verdier en janvier 2016 sa première œuvre théâtrale *Le grand vivant*.

“ Chacun se souvient du moment de trouble profond qui s'est emparé de notre pays dans les premiers jours de l'année 2015. Le massacre de la rédaction de *Charlie-Hebdo* nous sidérait. On tuait en plein Paris au nom de Dieu, jusqu'à l'ami Bernard Maris. Le fanatisme était de retour sur le sol de la France laïque. Avec l'attaque de la supérette cascher de Vincennes, le spectre de l'antisémitisme revenait hanter nos nuits.

L'exploitation politique de l'événement était inévitable. Le réveil fut pour le moins difficile. La minute de silence officiellement déclarée en l'honneur des victimes avait été troublée par des élèves récalcitrants dans les établissements scolaires. Les ministres avaient minimisé. On entendit alors se déployer un discours d'une parfaite ambiguïté avec en son centre le grand air de la culpabilité. Ni amalgame, ni stigmatisation, tel était alors le mot d'ordre de la France officielle tétanisée. Résultat ? Les recrutements par Daesh n'ont cessé depuis d'augmenter...

On en a vu les conséquences le 13 novembre.

Les pages qu'on va lire concentrent l'interrogation sur l'immense émotion provoquée par ces événements et leur retentissement mondial. C'est des individus, de leur singularité d'êtres humains, que Patrick Autréaux se soucie. Il voit à juste titre dans le 11 janvier une mise à l'épreuve de nos valeurs les plus chères.

Dominique LECOURT
Directeur général de l'Institut Diderot

La présente publication ne peut être vendue

